

Renaissance (cca 1500–1580)

La Renaissance, dans le contexte français, couvre une période allant des guerres d'Italie (1494 – campagne de Charles VIII) à 1580 (1600). Le terme même a été utilisé en ce sens seulement par la critique romantique au début du 19^e siècle, qui a redécouvert, justement, la Renaissance, et s'en est servi pour traduire le mot italien *Rinascimento*. Dans le vocabulaire français, le mot existe cependant depuis 1380, mais seulement dans l'acception religieuse; le sens de « renouveau » (mais non de renouveau littéraire) n'apparaît qu'à la fin du 17^e siècle.

À l'époque de la Renaissance, les mots utilisés étaient: *humanitas* ou plutôt *humanitas atque litterae* (humanité, au sens de culture, érudition, mais aussi urbanité, comportement élégant et sociable), *italianisme*, *italianiser* (mots appliqués à la façon de parler et de s'exprimer) et *évangélisme* (désignant le nouveau comportement face aux problèmes religieux). Le lexique en usage montre bien que les gens de l'époque n'avaient pas d'eux-mêmes la même perception que la critique et l'historiographie contemporaines qui, à distance, regroupent les trois grands mouvements nommés « renaissance » (arts, lettres, techniques), « humanisme » (érudition, lettres) et « réforme » (religion).

Poésie

La répartition de ce sous-chapitre respecte l'agencement traditionnel en trois parties consacrées respectivement aux Grands Rhétoriciens, aux poètes lyonnais et à la Pléiade.

Grands Rhétoriciens

Comme bon nombre d'appellations dans le domaine esthétique, celle des Grands Rhétoriciens avait, au moment de son introduction par la critique du 19^e siècle, une connotation plutôt péjorative. Le terme désigne poètes, secrétaires

et historiographes attachés aux cours princières et royales de Bourgogne, de Bretagne, de France et de Flandre. Ces intellectuels cultivés ouvrent, par leur érudition, la voie de l'humanisme et, par leur virtuosité formelle (rimes batelées, équivoques, léonines, etc. ; strophes complexes), ils affinent les exigences formelles de la versification. Certains travaillent en relation étroite avec des musiciens célèbres, tel Josquin des Prés.

Guillaume Dubois dit Crétin (1460–1525)

Ce poète a servi les rois de France, dernièrement François I^{er}. Dans *Chroniques de France*, il a mis en vers les *Decem libros historiarum* de Grégoire de Tours. Les chants royaux de Crétin ont été appréciés des contemporains.

Chant royal de l'arbre de vie

Le chant royal est une forme fixe composée de cinq strophes de onze vers décasyllabiques rimés *ababccddede* dont le onzième fait fonction de refrain. La sixième strophe peut être un quintil *ddede* ou un septain *ccddede* qui représente l'envoi. Proche de la ballade, le chant royal tient son nom de la thématique originelle : chant de gloire célébrant la famille royale ou des héros légendaires. Sa thématique a ensuite été élargie aux sujets religieux, comme dans l'exemple ci-dessous. Inventée au 14^e siècle, cette forme est restée populaire jusqu'au 16^e siècle. Elle a été rejetée par la Pléiade qui l'a remplacée par l'ode pindarique.

Le maistre ouvrier en vraye agriculture
Planta jadis au terrestre verger
Arbres plusieurs, de fruit et floriture
Belles a veoir et doulces a manger ;
Dont ordonna une fructueuse ente
De ses clozier et cloziere estre exempte
Du fruit cueillir ; mais le serpent hideux
Si fort souffla qu'en mangerent tous deux,
Soulz feinct blazon de parole fardée ;
Pour ce fut veue a l'occasion d'eux
L'arbre de vie en tout temps bien gardée.

L'arbre touchee avoit telle nature
Que la science aprenoit de leger
Du bien et mal, et par coup d'avanture
Faisoit la vie au mangeant abreger ;

Mais se l'homme eust en pensee innocente
 Gardé justice originelle absente,
 Au mesme instant qu'en desir convoiteux
 Gousta le fruict deffendu, fort piteux,
 N'eust sa fortune en tel point hazardée ;
 Car il avoit pour repas non douteux
 L'Arbre de Vie en tout temps bien gardée.

Moult différente est l'arbre en nourriture
 A celle ayant goust de mortel danger,
 Elle preserve ung corps de pourriture,
 Et vivifie en tout sans rien changer ;
 Elle a vertu si grande et excellente,
 Que ne l'actaint froidure violente
 Grésil, frimas, gresle, vent despiteux,
 Divers oraige estrange et hazardeux
 N'ont la beauté de son tainct blasfardée ;
 Mais fut et est pour humains souffreteux
 L'Arbre de Vie en tout temps bien gardée.

Le cherubin du verger ayant cure
 Garde tousjours celle arbre endommager ;
 Glayve trenchant et ardente closture
 Font de ce lieu tous perilz estranger.
 Or entendons, Eve est l'arbre dolente,
 Marie aussi celle très redolente ;
 L'une a porté germe deffectueux,
 Et l'autre si très digne et vertueux
 Que par luy fut paix au monde accordée ;
 Dont bien se nomme, a tiltre sumptueux,
 L'Arbre de Vie en tout temps bien gardée.
 Le Createur voulant sa creature
 Du fyer dragon plutonique venger,
 L'arbre a gardee entiere sans fracture,
 Et mal n'y sceut loy commune exiger ;
 Corruption d'originelle sente
 Onc n'encourut, et fault que d'elle on sente

Racyne, tyge et branches vers les cieux
Estre exaltez, sans ce qu'aer vicieux
Ayt la vertu de sa fleur retardée ;
Veu qu'a produit fruict sur tous précieux,
L'Arbre de Vie en tout temps bien gardée.

Prince du puy, ne soions soucieux,
Fors d'humble bouche et cueur devocieux
Tenir la Vierge, en concept regardée,
Estre en despit des faulx seditieux
L'Arbre de Vie en tous temps bien gardée.

Rondeau

Le rondeau est un poème à forme fixe composé de treize (parfois quinze) vers de longueur variable, agencés en trois strophes dont la deuxième et la troisième reprennent le tout premier hémistiche en refrain : quintil, tercet + refrain, quintil + refrain. Il est généralement rimé en deux rimes et refrain. Codifié au 13^e et au 14^e siècles par Adam de la Halle et Guillaume de Machaut, le rondeau reste en vogue bien au-delà du baroque. Il se prête généralement à une thématique légère, chantée. Mais le sujet religieux n'est pas exclu non plus, comme le montre le texte suivant.

De tout mon coeur humblement te salue,
Pour la grandeur de ta haulte value,
Royne du ciel, de la terre et la mer,
Pardonne moy se j'oze au reclamer,
Ton saint nom mettre en ma bouche polue,

Delaisant vie estrange et dissolue,
Vueil par pensee honneste et resolue
Te bien servir, et loyaulment aymer
De tout mon cueur.

Tu fuz comme es de Dieu si bien voulue,
Que pour sa mere et fille preesleue
Dame te fait des vertus renommer ;
Telle te doy en la terre nommer,
Et telle aussi seras escripte et leue
De tout mon coeur.

Jean Molinet (1435–1507)

Poète et musicien attaché à la cour des ducs de Bourgogne, il a succédé à Georges Chastellain en fonction d'historiographe. à la mort de Charles le Téméraire, il entre au service de sa fille Marie de Bourgogne et de son époux Philippe le Beau de Habsbourg. Son oeuvre illustre la brillante culture qui s'est développée dans les domaines bourguignons entre le 15^e et le 16^e siècle.

Nymphes des bois (1497)

Cette élégie, inspirée par la mort du musicien Johannes Ockeghem, a été mise en musique par Josquin des Prés. Son nom, ainsi que ceux des autres artistes de la cour de Philippe le Beau, sont évoqués.

Nymphes des bois, deesses des fontaines
 Chantres experts de toutes nations
 Changés vos voix tant cleres et haultaines
 En cris tranchans et lamentations
 Car d'Atropos les molestations
 Vostr' Ockeghem par sa rigueur attrappe
 Vray tresoir de musicque et chief d'oeuvre
 Qui de trépas désormais plus n'eschappe
 Dont grant domaige est que la terre coeuvre.
 Accoutrez vous d'habits de doeuil,
 Josquin, Brumel, Pierchon, Compere,
 Et plourez grosses larmes d'œil.
 Perdu avez vostre bon pere,
 Requiescat in pace. Amen.

Discours de Vérité (extrait)

Voici un exemple de l'engagement politique de la poésie des Grands Rhétoriciens qui profitent de leur position d'intellectuels au service des princes pour exprimer leurs critiques. Le poème est imprégné de virtuosité formelle et verbale.

Princes puissants qui trésors affinez
 Et ne finez de forger grands discours,
 Qui dominez, qui le peuple aminez,
 Qui ruminez, qui gens persécutez,
 Et tourmentez les âmes et les corps,
 Tous vos recors sont de piteux ahors,
 Vous êtes hors d'excellence boutés :
 Pauvres gens sont à tous lieux rebutés.

Que faites-vous, qui perturbez le monde
Par guerre immonde et criminels assauts,
Qui tempêtez et terre et mer profonde
Par feu, par fronde et glaive furibonde,
Si qu'il n'abonde aux champs que vieilles saulx ?
Vous faites sauts et mangez bonhommeaux,
Villes, hameaux et n'y sauriez forger
La moindre fleur qui soit en leur verger.

Êtes-vous dieux, êtes-vous demi-dieux,
Argus plein d'yeux, ou anges incarnés ?
Vous êtes faits et nobles et gentieux,
D'humains outils, en ces terrestres lieux,
Non pas des cieux, mais tous de mère nés ;
Battez, tonnez, combattez, bastonnez
Et hutinez, jusques aux têtes fendre :
Contre la mort nul ne se peut défendre.

(...)

On trouve aux champs pastoureux sans brebis,
Clercs sans habits, prêtres sans bréviaire,
Châteaux sans tours, granges sans fourragis,
Bourgs sans logis, étables sans seulis,
Chambres sans lits, autels sans luminaire,
Murs sans parfaire, églises sans refaire,
Villes sans maire et cloîtres sans nonnettes :
Guerre commet plusieurs faits déshonnêtes.

Chartreux, chartiers, charretons, charpentiers,
Moutons, moustiers, manouvriers, marissaux,
Villes, vilains, villages, vivandiers,
Hameaux, hotiers, hôpitaux, hôteliers,
Bouveaux, bouviers, bosquillons, bonhommeaux,
Fourniers, fourneaux, fèves, foins, fleurs et fruits
Par vos gens sont indigents ou détruits.

Par vos gens sont laboureurs lapidés,
Cassis cassés, confrères confondus,
Galants gallés, jardiniers gratinés,
Rentiers robés, receveurs rançonnés,
Pays passés, paysans pourfendus,

Abbés abus, appentis abattus,
 Bourgeois battus, baguettes butinées,
 Vieillards vannés et vierges violées.

Que n'est exempt de ces cruels débats
 Le peuple bas à vos guerres soumis !
 Il vous nourrit, vous ne le gardez pas
 Des mauvais pas, mais se trouve plus las
 Dedans vos lacs que pris des ennemis ;
 Il est remis de ses propres amis,
 Perdu et mis à tourments éprouvé :
 Il n'est tenchon que de voisins privé.

Pensez-vous point que de vos grands desroix
 Au roi des rois il vous faut rendre compte ?
 Vos pillards ont pillé, par grands effrois,
 Chappes, orfrois d'église et cloche et croix,
 Comme je crois et chacun le raconte,
 Dieu, roi et comte et vicaire et vicomte,
 Comtesse et comte et roi et roinotte,
 Au départir faudra compter à l'hôte.

De sainte Église êtes vous gardiens
 Quotidiens, vous y devez regards ;
 Mais vous mangez, en boutant le doigt ens,
 Docteurs, doyens, chapitres, citoyens,
 Gardes, loyens, greniers, jardins et gars :
 Gouges et gars, garnements et espars
 Sous leurs hangars ont tout gratté si net
 Qu'on ne voit grain en gar n'en gardinet.

Lisez partout, vous verrez en chronique,
 Bible authentique, histoires et hauts faits
 Que toutes gens qui, par fait tyrannique,
 Pillent relique, église catholique
 Ou paganique, endurent pesants faix ;
 D'honneurs défaits, sourds, bossus, contrefaits
 Ou déconfés sont en fin de leurs jours :
 Celui qui pai, Dieu n'accroit pas toujours.

Oyez-vous point la voix des pauvres gens,
 Des indigents pérís sans allégeance,

Des laboureurs qui ont perdu leurs champs,
Des innocents, orphelins impotents,
Qui mal contents crient à Dieu vengeance ?
Vieillesse, enfance, air, feu, fer, florissance,
Brute naissance et maint noble édifice
Sont vrais témoins de votre maléfice.

Du firmament le grand cours cessera,
Le ciel sera cornu sans être rond,
Jamais en mer, fleuve n'arrivera,
Plomb nagera, le feu engèlera,
Glace ardera, cabilleaux voleront,
Boeufs parleront, les femmes se tairont,
Et si seront monts et vaux tous honnis,
Si vos méfaits demeurent impunis.

Jean Lemaire de Belges (1473–1524)

Neveu et élève de Jean Molinet, Jean Lemaire de Belges a fréquenté la cour du duc de Bourbon, ainsi que celle de Marguerrite d'Autriche et Philippe le Beau de Habsbourg qu'il quitte finalement pour le roi de France Louis XII. Son oeuvre majeure *Illustration de Gaule et Singularités de Troie* (1511–1512) reprend la thématique du *Roman de Troie* (1160–1170) de Benoît de Sainte-Maure en rattachant les origines de la France à l'histoire des Troyens: selon Jean Lemaire de Belges les Gaulois et les Francs auraient une origine commune, les premiers étant descendants directs de Noé et fondateurs de Troie, les autres ayant pour ancêtre Francus, fils d'Hector. La géographie historique formerait donc une boucle : de la Gaule à Troie, de Troie à la Gaule. Sauvé de la mort par Jupiter au moment de la destruction de Troie, Francus retourne en Europe pour fonder Paris, ainsi nommé en mémoire du ravisseur d'Hélène, son oncle. Cette narration sera reprise par Ronsard dans *La Franciade* (1572). L'oeuvre de Jean Lemaire de Belges ne se limite pas à l'*Illustration*. Sa poésie annonce par sa sensibilité les auteurs de la Pléiade.

Chanson de Galathée, bergère (tiré de *Temple d'honneur et de vertu*, 1503)

Temple d'honneur et de vertu est un panégyrique glorifiant le protecteur décédé de l'auteur, le duc de Bourbon. Le poème est adressé à la veuve Anne de Beaujeu. *La chanson de Galathée* représente un allègement thématique dans la grave composition.

Arbres feuillus, revêtus de verdure,
Quand l'hiver dure on vous voit désolés,
Mais maintenant aucun de vous n'endure

Nulle laidure, ains vous donne nature
Riche peinture et fleurons à tous lez,
Ne vous branlez, ne tremblez, ne croulez,
Soyez mêlés de joie et flourissance :
Zéphire est sus donnant aux fleurs issance.

Gentes bergerettes,
Parlant d'amourettes
Dessous les coudrettes
Jeunes et tendrettes,
Cueillent fleurs jolies :
Framboises, mûrettes,
Pommes et poirettes
Rondes et durettes,
Fleurons et fleurettes
Sans mélancolie.

Sur les préaux de sinople vêtus
Et d'or battu autour des entellettes
De sept couleurs selon les sept vertus
Seront vêtus. Et de joncs non tordus,
Droits et pointus, feront sept corbeillettes ;
Violettes, au nombre des planètes,
Fort honnêtes mettront en rondelet,
Pour faire à Pan un joli chapelet.

Là viendront dryades
Et hamadryades,
Faisant sous feuillades
Ris et réveillades
Avec autres fées.
Là feront naïades
Et les Oréades,
Dessus les herbades,
Aubades, gambades,
De joie échauffées.

Quand Aurora, la princesse des fleurs,
Rend la couleur aux boutonceaux barbus,
La nuit s'enfuit avecques ses douleurs ;
Ainsi font pleurs, tristesses et malheurs,
Et sont valeurs en vigueur sans abus,
Des prés herbus et des nobles vergiers
Qui sont à Pan et à ses bergiers.

Chouettes s'enfuient,
Couleuvres s'étuient,
Cruels loups s'enfuient,
Pastoureaux les huent
Et Pan les poursuit.
Les oiselets bruyent,
Les cerfs aux bois ruyent
Les champs s'enjolient,
Tous éléments rient
Quand Aurora luit.

Clément Marot et École lyonnaise

Clément Marot (1496–1544)

Dans le contexte de l'époque, il fait figure à part. Héritier de la poétique des Grands Rhétoriciens, il est en même temps celui qui formule une nouvelle conception du statut du poète en rattachant son nom Marot à Publius Vergilius Maro. C'est cette nouvelle conception du poète et de la création qu'il applique à la présentation de François Villon au moment d'édition des œuvres complètes de son prédécesseur (Lyon, 1533). L'œuvre de Marot est variée : épîtres, ballades, rondeaux, chansons, sonnets, blasons ; traductions des *Bucoliques* de Virgile, du *Premier livre de Métamorphoses* d'Ovide, des sonnets de Pétrarque, des *Psaumes*. Protégé par Marguerite de Navarre et François I^{er}, il n'évite pas pour autant des persécutions de la part des autorités ecclésiastiques, tantôt suspect de protestantisme aux yeux de la hiérarchie catholique, tantôt accusé du manque de ferveur religieuse par les autorités de l'Église réformée. À la différence des auteurs de la Pléiade, la renommée de Marot ne faiblira pas aux 17^e et 18^e siècles.

Au Roi, du temps de son exil à Ferrare

Cette épître est adressée à François I^{er}. Marot l'envoie de Ferrare où il trouve refuge auprès de Renée de France en 1535, suite à l'affaire des placards qui a déclenché la persécution des huguenots et qui a valu à Marot la condamnation par contumace par le tribunal parisien. L'épître est à la fois une demande de grâce, mais aussi une satire du fanatisme religieux.

Eux et leur cour, en absence et en face,
 Par plusieurs fois m'ont usé de menace,
 Dont la plus douce était en criminel
 M'exécuter. Que plût à l'Éternel,
 Pour le grand bien du peuple désolé,
 Que leur désir de mon sang fût soulé,
 Et tant d'abus, dont ils se sont munis,
 Fussent à clair découverts et punis !
 O quatre fois et cinq fois bien heureuse
 La mort, tant soit cruelle et rigoureuse,
 Qui ferait seule un million de vies
 Sous tels abus n'être plus asservies !

Or, à ce coup, il est bien évident
 Que dessus moi ont une vieille dent,
 Quand, ne pouvant crime sur moi prouver,
 Ont très bien quis, et très bien su trouver,
 Pour me fâcher, brève expédition,
 En te donnant mauvaise impression
 De moi, ton serf, pour, après, à leur aise
 Mieux mettre à fin leur volonté mauvaise ;

Et, pour ce faire, ils n'ont certes eu honte
Faire courir de moi vers toi maint conte,
Avecques bruit plein de propos menteurs,
Desquels ils sont les premiers inventeurs.
De luthériste ils m'ont donné le nom :
Qu'à droit ce soit, je leur répons que non.
Luther pour moi des cieux n'est descendu,
Luther en croix n'a point été pendu
Pour mes péchés ; et, tout bien avisé,
Au nom de lui ne suis point baptisé :
Baptisé suis au nom qui tant bien sonne
Qu'au son de lui le Père éternel donne
Ce que l'on quiert : le seul nom sous les cieux
En et par qui ce monde vicieux
Peut être sauf; le nom tant fort puissant
Qu'il a rendu tout genou fléchissant,
Soit infernal, soit céleste ou humain ;
Le nom par qui du Seigneur Dieu la main
M'a préservé de ces grands loups rabis,
Qui m'épiaient dessous peaux de brebis.

O Seigneur Dieu, permettez-moi de croire
Que réservé m'avez à votre gloire :
Serpents tortus et monstres contrefaits,
Certes, sont bien à votre gloire faits.
Puisque n'avez voulu donc condescendre
Que ma chair vile ait été mise en cendre,
Faites au moins, tant que serai vivant,
Que votre honneur soit ma plume écrivant ;
Et si ce corps avez prédestiné
A être un jour par flamme terminé,
Que ce ne soit au moins pour cause folle,
Ainçois pour vous et pour votre parole ;
Et vous suppli, Père, que le tourment
Ne lui soit pas donné si véhément
Que l'âme vienne à mettre en oubliance
Vous, en qui seul gît toute sa fiance,
Si que je puisse, avant que d'assoupir,

Vous invoquer jusqu'au dernier soupir.
 Que dis-je ? où suis-je ? O noble roi François,
 Pardonne-moi, car ailleurs je pensois.

Rondeaux et dizains

« La grande Amye »

« La grande Amye » est Anne d'Alençon, fille de Charles d'Alençon, frère du premier époux de Marguerite de Navarre. Marot la rencontre à la cour de sa protectrice en 1527, à la sortie de la prison du Châtelet. C'est une poésie de cour, légère, badine, pleine d'esprit.

Dedans Paris (rondeau)

Dedans Paris, ville jolie,
 Un jour passant mélancolie,
 Je pris alliance nouvelle
 A la plus gaie demoiselle
 Qui soit d'ici en Italie.

D'honnêteté elle est saisie,
 Et crois, selon ma fantaisie,
 Qu'il n'en est guère de plus belle
 Dedans Paris.

Je ne vous la nommerai mie,
 Sinon qu'elle est ma grand amie,
 Car l'alliance se fit telle,
 Par un doux baiser que j'eus d'elle,
 Sans penser aucune infamie,
 Dedans Paris.

Le dizain de neige

Le dizain est une forme fixe strictement construite: jonction de deux quintils au schéma des rimes inversement symétriques – rimes croisées, rimes plates, rimes plates, rimes croisées : *ababbccddc*; les dix décasyllabes forment une strophe carrée. La rencontre amoureuse est un des topoï qui traversent la poésie européenne depuis les troubadours jusqu'à nos jours. La version marotique transforme l'argumentation scolastique en jeu d'esprit.

Anne, par jeu, me jeta de la neige,
Que je cuidais froide certainement;
Mais c'était feu; l'expérience en ai-je,
Car embrasé je fus soudainement.
Puisque le feu loge secrètement
Dedans la neige, où trouverai-je grâce
Pour n'ardre point ? Anne, ta seule grâce
Eteindre peut le feu que je sens bien,
Non point par eau, par neige, ni par glace,
Mais par sentir un feu pareil au mien.

Du partement d'Anne

Le topos banal de la séparation et du cœur partagé est traité avec élégance, tel un jeu d'images et exercice intellectuel. à comparer avec la sensibilité baroque, sur le même sujet, d'un Agrippa d'Aubigné (voir plus loin).

Où allez-vous, Anne ? que je le sache,
Et m'enseigniez avant que de partir
Comme ferai, afin que mon œil cache
Le dur regret du cœur triste et martyr.
Je sais comment ; point ne faut m'avertir :
Vous le prendrez, ce cœur, je le vous livre ;
L'emporterez pour le rendre délivrer
Du deuil qu'aurait loin de vous en ce lieu ;
Et pour autant qu'on ne peut sans cœur vivre
Me laisserez le vôtre, et puis adieu.

Maurice Scève (1501? 1510–1562?)

Issu d'une famille de riches bourgeois, Maurice Scève étudie en Italie où il obtient le doctorat de jurisprudence (Vintimiglia?) et acquiert une excellente connaissance de la musique et du jeu du luth. En 1533, lors de ses études à Avignon, la découverte de la tombe de Laure de Sade, inspitatrice de Pétrarque, le rend célèbre parmi les humanistes. En 1535, de retour à Lyon, il publie la *Déplorable fin de Flamete* (traduction de l'espagnol de Juan de Flores qui avait adapté l'oeuvre de Boccace la *Fiammetta*). Il participe aussi au concours des « blasons », lancé par l'épigramme *Le Beau Tétin* de Marot: les cinq *Blasons* de Scève (le front, le sourcil, le soupir, la larme, la gorge) sont jugés les

meilleurs par la duchesse de Ferrare Renée de France. Le poète est estimé des lettrés et du roi pour lequel il organise des festivités lors de ses passages à Lyon. Ses oeuvres majeures sont *Délie* (1544), l'éclogue la *Saulsaye* (1547) et l'épopée didactique le *Microcosme* (1562).

Délie, objet de plus haute vertu (1544)

(extraits)

Le recueil a été inspiré par la poétesse Pernette du Guillet. à la manière du *Canzoniere* de Pétrarque, il retrace la naissance et les transformations de la quête amoureuse (« *Souffrir ne pas souffrir* ») sur le mode de la purification platonicienne. Musicien, mais aussi mystique pythagoricien et platonicien, Scève est sensible à l'harmonie et à la symbolique des chiffres. Le recueil se compose de 449 dizains: si l'on retranche les 5 premiers et les 3 derniers qui forment l'introduction et la conclusion, on obtient le chiffre 441, soit $(7 \times 7) \times (3 \times 3)$, soit $4+4+1=9$. Le livre est décoré de 50 emblèmes gravés sur bois qui allient le texte à l'image (poème-image-symbole) et dont l'aspect fait alterner régulièrement 6 formes géométriques simples: rectangle, cercle, losange, ellipse, triangle et ovale. *Délie* est à la fois l'anagramme de «L' Idée» et la forme grecque et latine de l'épithète *Delia* de la déesse Artémis-Diane, née à l'île de Délos. Dans la mythologie grecque, Artémis-Diana participe au principe triadique réunissant la divinité infernale Hécate-Hécate (magicienne destructrice des hommes), la divinité représentant la nature sauvage et vierge Artémis-Diane (chasseresse fatale aux hommes chasseurs, tels Aktaïón-Actéon) et Séléné-Lune, divinité pure, inspiratrice de la poésie comme l'est son frère Apollon.

A sa Delie

Non de Vénus les ardents étincelles,
 Et moins les traits desquels Cupidon tire,
 Mais bien les morts qu'en moi tu renouvelles
 Je t'ai voulu en cette Oeuvre décrire.
 Je sais assez que tu y pourras lire
 Mainte erreur, même en si durs Épigrammes :
 Amour, pourtant, les me voyant écrire
 En ta faveur, les passa par ses flammes.
 SOUFFRIR NON SOUFFRIR

VI

Libre vivais en l'Avril de mon âge,
 De cure exempt sous celle adolescence
 Ou l'œil, encor non expert de dommage,
 Se vit surpris de la douce présence
 Qui par sa haute et divine excellence
 M'étonna l'Âme et le sens tellement
 Que de ses yeux l'archer tout bellement

Ma liberté lui a toute asservie ;
Et dès ce jour continuellement
En sa beauté gît ma mort et ma vie.

XXII

Comme Hecaté tu me feras errer
Et vif et mort cent ans parmi les Ombres ;
Comme Diane au Ciel me resserrer,
D'où descendis en ces mortels encombres ;
Comme régnaute aux infernales ombres
Amoindriras ou accroîtras mes peines.

Mais comme Lune infuse dans mes veines
Celle tu fus, es, et seras DELIE,
Qu'Amour a joint à mes pensées vaines
Si fort que Mort jamais ne l'en délie.

CCXXXI

Sur le printemps, que les aloses montent,
Ma Dame et moi sautons dans le bateau
Où les pêcheurs entre eux leur prise comptent,
Et une en prend, qui, sentant l'air nouveau,
Tant se débat qu'enfin se sauve en l'eau ;
Dont ma Maîtresse et pleure et se tourmente.

« Cesse, lui dis-je, il faut que je lamente
L'heur du poisson, que n'as su attraper,
Car il est hors de prison véhémence,
Où de tes mains ne peut onc échapper. »

CDV

Le laboureur de sueur tout rempli
A son repos sur le soir se retire :
Le pèlerin, son voyage accompli,
Retourne en paix et vers sa maison tire.

Et toi, ô Rhône, en fureur, en grande ire,
Tu viens courant des Alpes roidement

Vers celle-là qui t'attend froidement,
 Pour en son sein tant doux te recevoir.
 Et moi, suant à ma fin grandement,
 Ne puis ni paix ni repos d'elle avoir.

CDXLVII

Si tu t'enquiers pourquoi sur mon tombeau
 L'on aurait mis deux éléments contraires
 Comme tu vois être le feu et l'eau
 Entre éléments les deux plus adversaires,
 Je t'avertis qu'ils sont très-nécessaires
 Pour te montrer, par signes évidents,
 Que si en moi ont été résidents
 Larmes et feu, bataille âprement rude,
 Qu'après ma mort encore ci-dedans
 Je pleure et ars pour ton ingratitude.

Microcosme (1562)

Cette épopée théologique est le type même de la haute poésie cultivée à l'époque de la Renaissance et du baroque (voir plus loin *La Semaine* de Du Bartas). L'approche de Scève traduit l'optimisme humaniste de la Renaissance qui voit en l'homme l'hypostase de Dieu – celui à qui Dieu a confié la continuation de l'oeuvre de la création. Dès l'*invocatio* de l'incipit cet optimisme est clairement exprimé par la distribution des pronoms personnels et des adjectifs possessifs (premier extrait). Il est également inscrit dans les paroles d'Adam qui, chassé du Paradis, mais déjà instruit grâce au savoir que lui a donné le fruit défendu, console Ève en lui expliquant l'avenir de l'humanité et l'eschatologie (deuxième extrait).

Dieu, qui trine en un fus, triple es, et trois seras,
 Et, comme tes Eleus nous eterniseras,
 De ton divin Esprit enflamme mon courage
 Pour descrire ton Homme, et louër ton ouvrage,
 Ouvrage vraiment chef d'oeuvre de ta main :
 A ton image fait et divin, et humain.

Premier en son Rien clos se celoit en son Tout,
 Commencement de soy sans principe, et sans bout,
 Inconnu, fors à soy connoissant toute chose,
 Comme toute de soy, par soy, en soy enclose :

Masse de Deïté en soymesme amasee,
Sans lieu, et sans espace en terme compasee,
Qui ailleurs ne se peut, qu'en son propre tenir
Sans aucun tems prescrit, passé, ou avenir,
Le present seulement continuant present
Son estre de jeunesse, et de vieillesse exent :

Essence pleine en soy d'infinité latente,
Qui seule en soy se plait, et seule se contente,
Non agente, impassible, immuable, invisible
Dans son Eternité, comme incomprehensible,
Et qui de soy en soy estant sa jouissance
Consistoit en Bonté, Sapience, et Puissance.

Mais tant enceinte fut de sa trine unité.
Que, quand lui plut, soudain par sa Divinité
Son grand Chaos s'ouvrit en visible lumiere
D'arbres non encor verds mignonnement garnie,
A celle fin qu'ainsi par plaines, monts, et vaux
Pust diversifier tous terrestres travaux.
(...)

L'Homme premeditant par l'imaginative,
Et estimant recors par la memorative,
Seul ratiocinant en son entendement,
Prevoyant et jugeant à quoy, pourquoy, comment,
Dictant, et inventant, et sans comparaison
Seul sur tous animaux capable de raison,
Qui le conduira seule, et le redressera
Parvenu philosofe : et lors point ne sera
En vieillart Samien de son sens encombré
Attestant un nombrant le nombre du nombré
Tous Atomes sachans, cheveux non perissables,
Toutes gouttes des eaux, et tous grains de leurs sables :
Qui rien ne veut perir, ains nous perdus sauver,
Et de son doux Nectar en son Ciel abbrever :
La forme perissant, et non point la matiere
Son estre ayant receu de l'essence premiere :
Et moins l'Homme rempli de nature divine,

Que mortel a formé, mais de la raison dine,
 De Dieu similitude, et de son fils image
 Caduque pour un tems, non point à son dommage,
 Ains pour se reünir, immortels ame, et corps
 Assés plus uniment, qu'en ces charnels accors :
 Ausquels ayant languï leur aage limité
 Remonteront là sus en leur eternité,
 Eternité estant un estre non mourant,
 Mais sans fin, et en soy tousjours tousjours durant,
 Lieu de beatitude, ou l'Eternel demeure
 en sa perpetuelle, et presente demeure :
 Où quant et soy, seul Dieu, et pere essential
 A eu son fils, son Christ, son consubstantial,
 Esprit des deux vivant en trine Deïté
 Ensemblément unis à perpetuité :
 Dieu si bon, qu'au peché, qu'avons ingrats commis,
 Aura son propre fils pour nous cy bas transmis
 Cassant la loy de mort, de peché, et rigueur
 Par la sienne de vie en foy, grace, et vigueur :
 Qui restituera son Homme à Dieu, son pere
 Nous adoptant en part de son regne prospere :
 Nostre vie par mort sur terre finissant,
 Nostre mort par la sienne à luy nous unissant,
 A luy, qui, se monstrant la voye, et verité,
 Et la vie eternelle à ceste humanité,
 Commencement, et fin principiant son bout,
 Son Rien, son Microcosme, unira à son Tout.

icy Adam cloant sa bouche profetique
 Se r'asseurant esperant en son saint pronostique :
 Et de son bien certain oubliant sa tristesse,
 Eve tourna ses pleurs en larmes de liesse
 Louans celuy, qui fut, qui est, et qui sera,
 Et, comme ses Eleus, nous eternisera.

Universelle paix appaisoit l'univers
 L'An que ce Microcosme en trois livres divers
 Fut ainsi mal tracé de trois mille, et trois vers.

Louise Labé (1524–1566)

Elle fut la femme d'Ennemond Perin, riche marchand de cordes. Avec Maurice Scève, Perrette du Guillet et Olivier de Magny, elle fait partie de la compagnie groupée autour de l'imprimeur Jean de Tournes. Outre un vaste *Débat de Folie et d'Amour* (662 vers) elle a laissé trois *Élégies* et vingt-quatre *Sonnets*. Elle représente la version féminine du pétrarquisme.

Sonnets

V

Claire Venus, qui erres par les Cieux,
Entends ma voix qui en plaints chantera,
Tant que ta face au haut Ciel luira,
Son long travail et souci ennuyeux.

Mon oeil veillant s'attendrira bien mieux,
Et plus de pleurs te voyant jettera.
Mieux mon lit de larmes baignera,
De ses travaux voyant témoin tes yeux.

Donc des humains sont les lassés esprits
De doux repos et de sommeil épris.
J'endure mal tant que Soleil luit :

Et quand je suis quasi toute cassée,
Et que me suis mise en mon lit lassée,
Crier me faut mon mal toute la nuit.

VIII

Je vis, je meurs : je me brule et me noye.
J'ay chaut estreme en endurent froidure :
La vie m'est et trop molle et trop dure.
J'ay grans ennuis entremeslez de joye :

Tout à un coup je ris et je larmoye,
Et en plaisir maint grief tourment j'endure :
Mon bien s'en va, et à jamais il dure :
Tout en un coup je seiche et je verdoye.

Ainsi Amour inconstamment me meine :
Et quand je pense avoir plus de douleur,
Sans y penser je me treuve hors de peine.

Puis quand je croy ma joye estre certaine,
Et estre au haut de mon désiré heur,
Il me remet en mon premier malheur.

XVII

Je fuis la ville, et temples, et tous lieux,
Esquels prenant plaisir à t'ouir pleindre,
Tu peux, et non sans force, me contreindre
De te donner ce qu'estimois le mieux.

Masques, tournois, jeux me sont ennuieus,
Et rien sans toy de beau ne me puis peindre :
Tant que tachant à ce desir estreindre,
Et un nouvel objet faire à mes yeus,

Et des pensers amoureux me distraire,
Des bois espais sui le plus solitaire :
Mais j'aperçoy, ayant erré maint tour,

Que si je veus de toi estre delivre,
Il me convient hors de moymesme vivre,
Ou fais encor que loin sois en sejour.

Pernette du Guillet (1520–1545)

D'origine noble, élève de Maurice Scève qui lui apprend le luth, elle incarne mieux que Louise Labé, peut-être, la sensibilité féminine.

Rymes (1545)

Mieux que Diane

Le poème cache, sous le décor mythologique, un rêve de séduction et de possession amoureuse. Par son ton osé il échappe à la topique conventionnelle de la « poésie » de l'époque.

Combien de fois ai-je en moi souhaité
Me rencontrer sur la chaleur d'été
Tout au plus près de la claire fontaine,
Où mon désir avec cil se pourmène
Qui exercite en sa philosophie
Son gent esprit, duquel tant je me fie
Que ne craindrais, sans aucune maignie,
De me trouver seule en sa compagnie :
Que dis-je : seule ? ains bien accompagnée
D'honnêteté, que Vertu a gagnée
A Apollo, Muses, et Nymphes maintes,
Ne s'adonnant qu'à toutes œuvres saintes.

Là, quand j'aurais bien au long vu son cours,
Je le lairrais faire à part ses discours :
Puis peu à peu de lui m'écarterais,
Et toute nue en l'eau me jetterais :
Mais je voudrais, lors, quant et quant avoir
Mon petit Luth accordé au devoir,
Duquel ayant connu, et pris le son,
J'entonnerais sur lui une chanson
Pour un peu voir quels gestes il tiendrait :
Mais si vers moi il s'en venait tout droit,
Je le lairrais hardiment approcher :
Et s'il voulait, tant soit peu, me toucher,
Lui jetterais (pour le moins) ma main pleine
De la pure eau de la claire fontaine,
Lui jetant droit aux yeux, ou à la face.

O qu'alors eût l'onde telle efficace
De le pouvoir en Actéon muer,
Non toutefois pour le faire tuer,
Et dévorer à ses chiens, comme Cerf :
Mais que de moi se sentît être serf,
Et serviteur transformé tellement
Qu'ainsi cuidât en son entendement,
Tant que Diane en eût sur moi envie,
De lui avoir sa puissance ravie.

Combien heureuse, et grande me dirais !
 Certes Déesse être me cuiderais.
 Mais, pour me voir contente à mon désir,
 Voudrais-je bien faire un tel déplaisir
 A Apollo, et aussi à ses Muses,
 De les laisser privées, et confuses
 D'un, qui les peut toutes servir à gré,
 Et faire honneur à leur haut chœur sacré ?

Otez, ôtez, mes souhaits, si haut point
 D'avecques vous : il ne m'appartient point.
 Laissez-le aller les neuf Muses servir,
 Sans se vouloir dessous moi asservir,
 Sous moi, qui suis sans grâce, et sans mérite.

Laissez le aller, qu'Apollo je ne irrite,
 Le remplissant de Dété profonde,
 Pour contre moi susciter tout le Monde,
 Lequel un jour par ses écrits s'attend
 D'être avec moi et heureux, et content.

Antoine Héroët (1492–1568)

Protégé par Marguerite de Navarre et Louise de Savoie, il mène de pair une carrière de poète, de dignitaire de cour et d'homme d'Église. Deux de ses ouvrages, notamment, interviennent dans les débats néoplatoniciens de l'époque : *La Parfaite Amie* (1542) et l'adaptation en vers du mythe d'androgynie de Platon.

L'Androgynie de Platon (1542)

Epistre de l'auteur au roy François de ce nom

Cette dédicace à François er se prête à l'étude détaillée du rapport entre les intellectuels de la Renaissance et les instances du pouvoir. L'enjeu en est la mémoire, passée à la postérité, des faits et gestes du monarque que la littérature peut consacrer. à comparer avec l'*Ode à Michel de l'Hospital* de Pierre de Ronsard.

Ce me sera grande presumption,
 Veule le bas lieu de ma condition,
 Syre, troubler la divine Nature
 De vos espritz par indocte escripture.

Peu me vaudra mes rithmes excuser
Sur la bonté dont vous soulez user,
Humainement ung chascun escoutant,
Qui va ses faicts et œuvres racomptant.

Ma hardiesse a bien ce jugement
De croire au vray que vostre entendement,
Sans se partir du naturel, s'applicque
Premierement au regime publicque ;
Puis, s'il demeure aulcune heure vacante,
Le las esprit se repose et contente
Sur les discours d'ung non vulgaire autheur.

O Roy, premier des lettres amateur,
Rien ne lisez qui ne soit elimé,
A nul parlez qui ne soit estimé ;
Les propos sont de science dorés,
Industrieux, graves, elabourés,
Que devant vous on ose presenter :
Ce qui m'a faict des miens mescontenter,
Et les tenir longuement en silence.
Si vault il myeulx rougir par ignorance,
En descouvrant mon style dur et rude,
Que d'encourir vice d'ingratitude.

Certes ingrat on pourroit estimer
Non seulement qui ne voudroit aymer
La tresillustre et sacre majesté,
Mais qui François en France auroit esté,
Aultant que moy, sans donner congnoissance
De son vouloir et serfve obeissance.

Le terrien en loysir maintenu,
Recongnoissant de vous son revenu,
Comme vassal vous faict foy et hommage.

Ha, je vous doibs, Syre, bien d'avantage,
Et non moy seul; moy et touts ceulx qui sommes
En voz païs mys au nombre des hommes,
Ou qui sçavons, ou qui voulons sçavoir,
Plus vous debvons que ne pensons debvoir.

Nul ne se voit renommé de bien dire,
 Nul n'a le bruict de chastement escrire,
 Qui ne vous ayt en ses vers imité,
 ou que n'ayez par bienfaicts invité.

Les ans passés des Princes sont records,
 Qui à bon droict se disoient Roys des corps ;
 Et telle gloire advenant de fortune
 Ne laisse pas de vous estre commune.

Aultre louange avez, que des esprits
 Et des meilleurs estes le myeux appris.
 A vostre tant indicible doctrine
 Des plus sçavants la liberté s'encline,
 Non par voz dons : car ils ne sçauroyent prendre

Present plus cher que vous suyvre et apprendre
 Tant que leurs biens de vertu soient venuz.

Combien vous sont tous voz nobles tenuz,
 Qui de sçavoir faisoient si peu de compte
 Auparavant, qui le tenoient à honte,
 Quand celluy plus lettres dissmuloyt,
 Qui plus sembler gentilhomme vouloit ?

De ce temps là ne se fault esbahir
 Si noz voysins, qui nous souloyent hayr
 Comme rompeurs de querelleuses testes,
 Les Roys de France appelloyent Roys des bestes.

Lors pour regir leur bestialité,
 Dieu pourvoyoit de quelcque humanité
 Ung homme seul, qui bien les conduysoit,
 Et leur donnoit ce que plus leur duysoit.

Or maintenant que sommes devenuz
 Pleins de raisons et pour hommes tenuz,
 Bien que de tout Dieu soit le seul auteur,
 Si nous a il prouvez d'ung conducteur
 Plus que mortel. Et estoit convenable
 Que pour conduire ung peuple raisonnable
 Le pasteur eust aulcune deité,
 Moins de mensonge, et plus de verité.

Syre, pour tel nous vous reconnoissons,
Et vous debvoir tous Francoys confessons
Non seulement toute nostre puissance,
Mais, qui plus est, de Dieu la congnoissance.

Livres estoient par enormes delicts
Auparavant morts et ensepveliz,
Doctes estoient par ignorantz tués ;
De vostre regne on voit restitués
Grec et Hebrieu (langages trop hays)
Et les bannys remys en leur païs.
Soubz vostre nom, soubz vostre bon exemple,
On peult venter ce Royaulme tresample
De n'estre moins en lettres fleurissant
Qu'on l'a congneu par guerre trespuissant.

Sur ce propos ma langue ne peult taire
Ce que vous doibt nostre langue vulgaire,
Laquelle avez en telz termes reduicte,
Que par elle est la plus grand' part traduicte
De ce qu'on lict de toute discipline
En langue Grecque, Hebraicque et Latine,
Et a acquis telle perfection
Que l'on dira, sans adulation,
De vostre langue, ainsi que l'on disoit
Du temps que Tulle au Senat devoit ;
Romme brusloit de seditions villes,
Cesar vaincquoyt en batailles civiles,
Les bons fuyoient ; et toutesfoys j'entends,
Quiconques fait memoire de tel temps,
Que siecle heureux chascun autheur le nomme ;
Tant a valu la facunde d'ung homme.

De vostre Regne aussi, Syre, on dira,
A l'advenir quiconque en escrira,
Quant bien voz gens auroient les cueurs faillis
Aultant de foyz qu'ilz seront assaillis,
Et les Francoys sentiroient par leurs terres
Touts les malheurs qui proviennent des guerres ;
Bien qu'on ayt sçeu les vostres conjurés,

Traitres aulcuns, aultres desasseurés,
 Bien qu'on ayt veu la Provence destruite,
 Vous en bataille et l'Empereur en fuytte,
 Et de l'effroy tout le monde paoureux,
 Si dira l'on le vostre siecle heureux.
 Pourquoy heureux ? Heureux pour l'eloquence
 Que seul aurez laissée à toute France.

Et, Syre, à vous, de si peu qu'il m'en vient,
 Ma Muse tant obligée se tient
 Que pour le moins je le confesseray,
 Et pour le plus je vous presenteray
 Non pas ouvrage extrait de mon sçavoir,
 Car je n'en ay, et je n'en puis avoir,
 Et ne sçay rien, sinon que la science
 Des plus sçavants n'est que pure ignorance,
 Jusques à tant que l'ame soit obligée.

Si ce pendant que sommes endormys,
 Si ce que Dieu a dans nostre corps mys,
 Dict, ou faict bien, il le fault nommer songe,
 Ou le tenir pour expresse mensonge,
 Ou comme fable aux enfants racomptée :
 Il en fut une aultre foys recitée
 Entre les Grecz par Philosophe sage,
 Que j'ay traduit, Syre, en vostre langage.
 Hardye elle est, si à vous se presente ;
 Bonne sera, si vostre œil s'en contente.

Pléiade

Les liens d'amitié conditionnent la formation du groupe dont les membres, nés entre 1520 et 1530, appartiennent à la même génération: Ronsard rencontre Jacques Peletier du Mans en 1543, Joachim du Bellay et Jean-Antoine de Baïf en 1547. à l'instigation de ce dernier, ils suivent, en écoliers, les cours de l'helléniste Dorat (ou Daurat, de son vrai nom Disnemandy) au Collège de Coqueret à Paris. Ils s'y initient – Ronsard pendant cinq ans, les autres moins – à la culture latine et grecque en étudiant et traduisant Pindare, Anacréon, Horace, Virgile, Catulle, Ovide, Properce, Tibulle. L'étude s'accompagne de l'imitation des anciens: avant de devenir poètes français, ils sont poètes néo-latins. Ils apprennent aussi l'italien, lisent Arioste, Pétrarque et Bembo, Dante, Boccace. C'est là qu'ils formulent leur idéal du « poète érudit » et qu'ils prennent conscience de leur différence

et valeur. Ils se constituent en groupe au nom combatif de « Brigade » (le mot même étant un italianisme), changé par la suite en Pléiade. En 1548 paraît l'*Art poétique* de Thomas Sibilet (Sébilllet), apparenté à l'école lyonnaise, dont les idées se rapprochaient des idées de la Pléiade: noblesse de la poésie, supériorité de l'antiquité sur le moyen âge. Mais, vu que Sibilet proposait comme modèles certains poètes contemporains – Héroët, Scève, Marot, Saint-Gelais – la Pléiade a réagi en exposant sa théorie de la poésie et de la création littéraire: *Deffence et Illustration de la Langue Françoise* (1549), signée par Joachim du Bellay. D'autres traités poétiques suivront: *Seconde Préface de l'Olive* (1550, du Bellay); *Art Poétique* (1565, Ronsard); *Préfaces de la Franciade* (1572–1574, Ronsard).

Pierre de Ronsard (1524–1585)

Descendant d'une vieille famille aristocratique, il est destiné à la carrière diplomatique et militaire qui lui échappe suite à la maladie qui le frappe à seize ans en le laissant demi-sourd. La surdité sert aussi d'autostylisation pour le futur poète: marqué par les dieux, comme Homère fut marqué par la cécité, Ronsard se voit destiné à la gloire. Désormais il s'engage à transformer l'idéal chevaleresque de l'honneur et de la bravoure en idéal poétique humaniste. La demi-surdité toutefois n'empêchera jamais Ronsard de jouir de toutes ses facultés physiques. Beau, il est aimé des femmes. Ses biographes Claude Binet et Du Perron vantent sa séduction, ses exploits sportifs et équestres. Le vrai malheur vient à trente ans: Ronsard vieillit prématurément, il a la tête blanche, les joues sans couleur, à trente-huit ans il est un vieillard édenté, mais plein de force physique et d'appétit de vivre et d'aimer. Pour cet homme frustré, plus tard infirme, et plus tard encore déçu par le naufrage du rêve humaniste dans une France désormais ravagée par les guerres de religion, la création poétique sera aussi un refuge. Ronsard croit son parcours biographique frappé par l'influence maléfique du «Saturne ennemi» décelé dans son thème astral.

Odes (1550–1552)

Ce premier recueil, inspiré d'Anacréon, Pindare et Horace, est une réussite éditoriale grâce aux musiciens Pierre Certon, Claude Goudimel, Clément Jannequin qui ont composé des mélodies permettant de chanter les textes. La poésie de Ronsard fut en effet une poésie chantée.

Mignonne, allons voir si la rose

Cette ode, à la manière anacréontique, où l'on reconnaît les trois parties obligées – strophe, antistrophe et épode, applique les règles de la rhétorique à l'agencement discursif de l'argumentation aussi bien qu'à dans la forme de l'expression poétique. La subtilité élocutive de la persuasion transforme le topos banal de l'invitation à l'amour en chef-d'oeuvre.

Mignonne, allons voir si la rose
qui ce matin avait déclose
Sa robe de pourpre au soleil,
A point perdu cette vesprée
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vôtre pareil.

Las ! Voyez comme en peu d'espace,
 Mignonne, elle a dessus la place,
 Las, las, ses beautés laissé choir!
 O vraiment marâtre Nature,
 Puisqu'une telle fleur ne dure
 Que du matin jusques au soir!

Donc, si vous me croyez, mignonne,
 Tandis que votre âge fleuronne
 En sa plus verte nouveauté,
 Cueillez, cueillez votre jeunesse :
 Comme à cette fleur, la vieillesse
 Fera ternir votre beauté.

Ode à Michel de l'Hospital, vers 409–476 (extrait)

Voici l'exemple de la grande ode pindarique. L'extrait choisi traite le thème de l'art et de la fonction prophétique de la poésie. Le destinataire du poème – Michel de l'Hospital, juriste et humaniste, est un des grands « fonctionnaires » du royaume : ambassadeur au Concile de Trente, chancelier.

strophe 13 (Jupiter s'adresse à ses Filles, les Muses)

Comme l'Aimant sa force inspire
 Au fer qui le touche de près,
 Puis soudain ce fait tiré, tire
 Un autre qui en tire après :
 Ainsi du bon fils de Latone
 Je ravirai l'esprit à moi,
 Lui, du pouvoir que je lui donne
 Ravira les vôtres à soi :
 Vous, par la force Apollinée
 Ravirez les Poètes saints,
 Eux, de votre puissance atteints
 Raviront la tourbe étonnée.

antistrophe

Afin (ô Destins) qu'il n'advienne
Que le monde appris faussement
Pense que votre métier vienne
D'art, et non de ravissement :
Cet art pénible, et misérable
S'éloignera de toutes parts
De votre métier honorable,
Démembré en divers parts,
En Prophétie, en Poésies,
En Mystères, et en Amour,
Quatre fureurs, qui tour à tour
Chatouilleront vos fantaisies.

épode

Le trait qui fuit de ma main
Si tôt par l'air ne chemine,
Comme la fureur divine
Vole dans un coeur humain :
Pourvu qu'il soit préparé,
Pur de vice, et réparé
De la vertu précieuse.
Jamais les Dieux saints et bons
Ne répandent leurs saints dons
Dans une âme vicieuse.

strophe 14

Lors que la mienne ravissante
Vous viendra troubler vivement
D'une poitrine obéissante
Tremblez dessous son mouvement,
Et endurez qu'elle vous secoue
Le corps et l'esprit agité,
Afin que Dame elle se joue
Au temple de sa Dêité :
Elle de toutes vertus pleine.

De mes secrets vous remplira,
 Et en vous les accomplira
 Sans art, sans sueur, ne sans peine.

antistrophe

Mais par sus tout, prenez bien garde,
 Gardez-vous bien de n'employer
 Mes présents dans un cœur qui garde
 Son péché sans le nettoyer :
 Aïns devant que de lui répandre,
 Purgez-le de votre douce eau,
 Afin que net il puisse prendre
 Un beau don dans un beau vaisseau.
 Et lui purgé, à l'heure à l'heure
 Divinement il chantera,
 Un beau vers qui contentera
 Sa parenté postérieure.

épode

Celui qui sans mon ardeur
 Voudra chanter quelque chose,
 Il vaira ce qu'il compose
 Veuf de grâce, et de grandeur :
 Ses vers naîtront inutiles,
 Ainsi qu'enfants abortifs
 Qui ont forcé leur naissance,
 Pour montrer en chacun lieu
 Que les vers viennent de Dieu,
 Non de l'humaine puissance.

Amours de Cassandre (1552)

Ronsard rencontre Cassandra Salviati, fille d'un banquier italien, à la cour de Blois en 1545, alors qu'elle a treize ans. On la mariera l'année suivante au seigneur de Pré. Mais le souvenir que le jeune Ronsard garde d'elle inspirera sa poésie amoureuse qui devait émuler le premier « canzoniere » français – *Olive* de du Bellay (1549). Le recueil contient 183 sonnets.

Comme un chevreuil...

Ce sonnet, imité de l'italien Pietro Bembo, développe le topos de la chasse amoureuse. Le jeu des images et des rythmes crée la dynamique du mouvement dans une scénographie dont l'agencement « ouvert » imite les paysages des peintres de la Renaissance.

Comme un chevreuil, quand le printemps détruit
Du froid hiver la poignante gelée,
Pour mieux brouter la feuille emmiellée,
Hors de son bois avec l'aube s'enfuit ;

Et seul, et sûr, loin de chiens et de bruit,
Or' sur un mont, or' dans une vallée,
Or' près d'une onde à l'écart recelée,
Libre, folâtre où son pied le conduit ;

De rets ne d'arc sa liberté n'a crainte,
Sinon alors que sa vie est atteinte
D'un trait meurtrier empourpré de son sang ;

Ainsi j'allais, sans espoir de dommage,
Le jour qu'un œil, sur l'avril de mon âge,
Tira d'un coup mille traits en mon flanc.

La belle Matineuse

Encore un topos pétrarquiste, très en vogue : voir du Bellay, mais aussi les poètes baroques
– Voiture, Malleville.

De ses cheveux la roussoyante Aurore
Éparsement les Indes remplissait,
Et jà le ciel à longs traits rougissait
De maint émail qui le matin décore,

Quand elle vit la Nymphé que j'adore
Tresser son chef, dont l'or, qui jaunissait,
Le crêpe honneur du sien éblouissait,
Voire elle-même et tout le ciel encore.

Lors ses cheveux vergogneuse arracha,
Si qu'en pleurant sa face elle cacha,
Tant la beauté des beautés lui ennuie :

Et ses soupirs parmi l'air se suivants,
Trois jours entiers enfantèrent des vents,
Sa honte un feu, et ses yeux une pluie.

Continuation des Amours (1555)

Je veux lire en trois jours

Je veux lire en trois jours l'*Illiad*e d'Homère,
Et pour ce, Corydon, ferme bien l'huis sur moi ;
Si rien me vient troubler, je t'assure ma foi,
Tu sentiras combien pesante est ma colère.

Je ne veux seulement que notre chambrière
Vienne faire mon lit, ton compagnon ni toi ;
Je veux trois jours entiers demeurer à recoi
Pour folâtrer après une semaine entière.

Mais si quelqu'un venait de la part de Cassandre,
Ouvre-lui tôt la porte, et ne le fais attendre ;
Soudain entre en ma chambre et me viens accoutrer.

Je veux tant seulement à lui seul me montrer :
Au reste, si un dieu voulait pour moi descendre
Du ciel, ferme la porte et ne le laisse entrer !

Sonnets pour Hélène (1578)

Ronsard a commencé à composer les sonnets de ce recueil « par ordre » de la reine Catherine de Médicis qui voulait consoler sa dame d'honneur, Hélène de Surgères, de la perte de son mari. Cependant le poète vieillissant se laisse prendre au jeu de la poésie en trouvant en Hélène une sorte de vis-à-vis à qui exprimer ses désirs. En outre, comme déjà Cassandre, le nom d'Hélène permet à Ronsard de renouer avec l'antiquité grecque et Troie.

Il ne faut s'ébahir

Il ne faut s'ébahir, disaient ces bons vieillards
Dessus le mur troyen, voyant passer Hélène,
Si pour une telle beauté nous souffrons tant de peine :
Notre mal ne vaut pas un seul de ses regards.

Toutefois il vaut mieux, pour n'irriter point Mars,
La rendre à son époux, afin qu'il la remmène,
Que voir de tant de sang notre campagne pleine,
Notre havre gagné, l'assaut à nos remparts.

Pères, il ne fallait, à qui la force tremble,
Par un mauvais conseil les jeunes retarder ;
Mais, jeunes et vieux, vous deviez tous ensemble

Et le corps et les biens pour elle hasarder.
Ménélas fut bien sage et Paris, ce me semble,
L'un de la demander, l'autre de la garder.

Quand vous serez bien vieille...

Le topos de l'invitation à l'amour s'inscrit ici dans le discours sur la supériorité de la poésie qui assure la mémoire et l'éternité.

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,
Assise auprès du feu, dévidant et filant,
Direz, chantant mes vers, en vous émerveillant :
« Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle ! »

Lors, vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,
Déjà sous le labeur à demi sommeillant,
Qui au bruit de Ronsard ne s'aille réveillant,
Bénissant votre nom de louange immortelle.

Je serai sous la terre, et, fantôme sans os,
Par les ombres myrteux je prendrai mon repos :
Vous serez au foyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et votre fier dédain.
 Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain ;
 Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.

La Franciade (1572)

La trame narrative de cette épopée, composée à la gloire de la maison royale des Valois, est tirée de l'*Illustration de Gaule et Singularités de Troie* (1511–1512) de Jean Lemaire de Belge. Elle imite aussi l'*Énéide* de Virgile sauf que Énée s'appelle Francus et le but de son voyage n'est pas de fonder Rome, mais Paris. Parti d'Épire (où il a été élevé en secret par sa mère Andromaque et son oncle, le devin Héliénin), Francus est jeté par la tempête sur la côte crétoise. La Crète est l'ancienne patrie des Troyens, la terre d'origine de Teucer, premier roi de Troade. Francus y est accueilli par le roi Dicée, dont il délivre le fils en combattant Phovère. Clymne et Hyante, filles de Dicée, tombent amoureuses de Francus. Hyante a le don de prophétie et apprend à Francus, qui a refusé sa main, son avenir et celui de sa race. Il adresse sa prière à Apollon.

chant III, vers 185–240

Tandis Francus que le soucy resveille
 S'estoit levé devant l'Aube vermeille :
 De la grand'peau d'un Ours il s'habilla
 Un javelot en sa dextre esbranla
 Au large fer (Vandois, d'où vint la race
 Des Vandosmois, le suivoit à la trace).
 Luy se laissant en larmes consommer
 S'alla planter sur le bord de la mer :
 Jettant ses yeux sur les eaux Tethiennes
 Seul regardoit si les barques Troyennes
 Venoient à bord : et voyant le Vaisseau
 Qui le portoit, à demy dessous l'eau
 Presque couvert de falaise et de bourbe :
 Les yeux au ciel sur le rivage courbe
 Poussant du cœur maints sanglots en avant
 Parloit ainsi aux ondes et au vent :
 « Heureux trois Fois ceux que la bonne Terre
 Loing de la vie en long repos enserre :
 Si comme nous ne voyent le soleil
 Ne hument l'air, ils n'ont aussi pareil
 A nous le soing, qui pressant nous martyre.
 D'autant fâcheux que toujours il désire.

Ce méchant soing qui compagnon me suit
Me fait chercher la Gaule qui me fuit,
Terre estrangere, et qui ne veut m'attendre,
Que du seul nom j'ay prise, sans la prendre.
Je suis (je croy) la maudisson des Cieux
Qui sans demeure erre de lieux en lieux,
De flot en flot, de naufrage en naufrage
Ayant le vent et la mer en partage
Comme un plongeon, qui en toute saison
A seulement les vagues pour maison :
Des flots salez il prend sa nourriture,
Puis un sablon luy sert de sépulture.
Ainsi la mer me porte sans effait
Et mon voyage est tousjours imparfait.
Bonté des Dieux, et toy, Destin qui meines
A ton plaisir toutes choses humaines,
Auray-je poinct en repos, le moyen
De rebastir un mur Dardanien ?
Voyray-je point une Troyenne plaine,
Voyray-je point ceste gauloise Seine
Qui m'est promise en lieu des larges tours
De Simois et Xanthe, dont les cours
Arosoient Troye, et d'une onde poussée
Rompoient le sein de la mer renversée?
Donne, Apollon, maistresse Deité
De ceux qui vont bastir une cité,
Un bon augure, afin que tu m'octroyes
Des murs certains après si longues voyes.
Si je ne puis les Gaules conquérir,
Sans plus errer puisse-je icy mourir
D'un trait de feu vestu d'une tempeste :
Aux Dieux marins victime soit ma teste
Pour sacrifice agréable à la mort,
D'un peu de sable entombé sur ce bord.

Joachim du Bellay (1522–1560)

Sa famille appartient à la noblesse angevine, une des plus anciennes de France: l'ancêtre Emenon fut le comte de Poitiers et d'Angoulême à la fin du 7^e siècle. C'est aussi une famille célèbre par ses hommes de guerre et ses diplomates: un des ancêtres de du Bellay combattit en Terre Sainte au côté de Richard Coeur de Lion, un autre, du côté anglais, à Azincourt. Fils de Jean du Bellay, comte de Gonnor, il a pour cousins Guillaume de Langey (gouverneur du Piémont), Martin du Bellay, évêque du Mans, et le cardinal Jean du Bellay, évêque de Paris et diplomate célèbre. Orphelin et maladif, négligé par son tuteur, il rêve néanmoins de s'illustrer dans la carrière des armes d'abord, dans la carrière ecclésiastique ensuite. Au cours de ses études de droit à la Faculté de Poitiers, vers 1545, il fait la connaissance de l'érudit Marc-Antoine Muret, du poète néo-latin Salmon Macrin et de Jacques Peletier du Mans qui l'amène, en 1547, au Collège de Coqueret.

Olive (1549, 1550)

En retard sur les hellénistes Pierre de Ronsard et Antoine de Baïf, Joachim du Bellay se nourrit davantage de la culture latine et italienne. *Olive* est un *canzoniere* écrit en sonnets (115, dans la seconde édition de 1550). L'idéalisme platonicien du recueil s'allie à l'inspiration chrétienne, projetés dans l'amour pour Mlle Viole, dont Olive est l'anagramme. à la différence de Maurice Scève qui, dans *Délie*, avait utilisé le dizain, du Bellay opte pour le sonnet.

L'idée

Le sonnet qui illustre la « théologie platonicienne » est en fait une traduction du sonnet de Bernardino Daniello (voir ci-dessous). Une traduction, à vrai dire, qui par sa qualité dépasse l'original.

Si notre vie est moins qu'une journée
 En l'éternel, si l'an qui fait le tour
 Chasse nos jours sans espoir de retour,
 Si périssable est toute chose née,

Que songes-tu, mon âme emprisonnée ?
 Pourquoi te plaît l'obscur de notre jour,
 Si, pour voler en un plus clair séjour,
 Tu as au dos l'aile bien empennée ?

Là est le bien que tout esprit désire,
 Là le repos où tout le monde aspire,
 Là est l'amour, là le plaisir encore.

Là, ô mon âme, au plus haut ciel guidée,
 Tu y pourras reconnaître l'Idée
 De la beauté, qu'en ce monde j'adore.

[Bernardino Daniello

Se'l viver nostro è breve oscuro giorno
Press'a l'eterno, e pien d'affronti e mali,
E più veloci assai che venti o strali
Ne vedi ir gli anni e più non far ritorno,

Alma, che fai? che non ti miri intorno,
Sepolta in cieco error tra le mortali
Noiose cure? e poi ti son date le ali
Da volar a l'eterno alto soggiorno,

Scuotile, trista, ch'è ben tempo hormai
Fuor del visco mondan ch'è si tenace;
E le dispiega al ciel per dritta via :

Ivi è quel sommo ben ch'ogni huom desia;
Ivi'l verro riposo; ivi la pace
Ch'indarno tu quagiù cercando vai.]

Déjà la nuit...

Là encore il s'agit d'une imitation partielle, cette fois du poète italien Rinieri. Le topos de la belle Matineuse, sera traité par Ronsard et, plus tard par les poètes de la préciosité, Voiture et Malleville entre autres.

Déjà la nuit en son parc amassoit
Un grand troupeau d'étoiles vagabondes,
Et pour entrer aux cavernes profondes
Fuyant le jour, ses noirs chevaulx chassoit ;

Déjà le ciel aux Indes rougissoit,
Et l'Aulbe encor de ses tresses tant blondes
Faisant gresler mille perlettes rondes,
De ses thrésors les prez enrichissoit ;

Quand d'occident, comme une étoile vive,
Je vy sortir dessus ta verte rive,
O fleuve mien ! une Nymphe en rient.

Alors voyant cette nouvelle Aurore,
 Le jour honteux d'un double teint colore
 Et l'Angevin et l'Indique orient.

Antiquités de Rome (1558)

Protégé de son cousin le cardinal Jean du Bellay, alors ambassadeur de François I^{er} à Rome, Joachim croit un moment à sa carrière diplomatique. Il est bientôt déçu : intendant de l'ambassadeur, il a davantage affaire aux banquiers et aux créanciers qu'aux princes et diplomates. Son séjour à Rome reste néanmoins déterminant grâce au contact direct avec la réalité romaine qui est confrontée au mythe humaniste de la Rome antique. Les *Antiquités*, publiées après le retour en France, alternent le décasyllabe et l'alexandrin. L'évocation de la Rome antique est suivie du *Songe* ou *Vision* inspirée de l'*Ecclésiaste* et de l'*Apocalypse*. Plusieurs thèmes sont traités : *translatio imperii* et *translatio studii* entre la Rome impériale et la Rome pontificale, temps destructeur et préservateur, mémoire. Du Bellay stylise le sujet poétique (*persona poetica*) selon les principes de la poétique stoïcienne de la vision – *ekphrasis* (*evidentia* – hypotypose; image, vision détaillée) – et de l'*emphasis* (suggestion qui laisse entendre plus qu'on ne dit), dans le but d'éveiller les émotions (*affectiones*), non les passions (*affectus*). Cette position stoïcienne du *furor poeticus* s'insère dans une perspective pessimiste, catastrophique. Le *Songe* est une vision de la déchéance de Rome et sera interprétée, notamment dans les pays calvinistes et luthériens, comme une critique de la papauté. C'est à cela qu'il faut attribuer les traductions et la popularité de du Bellay en Allemagne, en Pologne, mais surtout en Angleterre (Edmund Spenser, 1569; Hawkins).

Qui a vu quelquefois un grand chêne asséché

Les trois premières strophes sont, encore, une traduction remarquable d'un passage de *Phrasale* (I, 136–142) de Lucain.

Qui a vu quelquefois un grand chêne asséché,
 Qui pour son ornement quelque trophée porte,
 Lever encore au ciel sa vieille tête morte,
 Dont le pied fermement n'est en terre fiché,

Mais qui, dessus le champ plus qu'à demi penché,
 Montre ses bras tout nus et sa racine torte,
 Et, sans feuille ombrageux, de son poids se supporte
 Sur un tronc nouailleux en cent lieux ébranché,

Et, bien qu'au premier vent il doive sa ruine
 Et maint jeune à l'entour ait ferme la racine,
 Du dévot populaire être seul révééré :

Qui tel chêne a pu voir, qu'il imagine encore
Comme entre les cités qui plus florissent ore
Ce vieil honneur poudreux est le plus honoré.

Comme le champ semé

Comme le champ semé en verdure foisonne,
De verdure se hausse en tuyau verdissant,
Du tuyau se hérissé en épi florissant,
D'épi jaunit en grain, que le chaud assaisonne ;

Et comme en la saison le rustique moissonne
Les ondoyants cheveux du sillon blondissant,
Les met d'ordre en javelle, et du blé jaunissant
Sur le champ dépouillé mille gerbes façonne :

Ainsi de peu à peu crût l'empire romain,
Tant qu'il fut dépouillé par la barbare main,
Qui ne laissa de lui que ces marques antiques

Que chacun va pillant, comme on voit le glaneur,
Cheminant pas à pas, recueillir les reliques
De ce qui va tombant après le moissonneur.

Songe (extrait)

Une louve je vis sous l'ancre d'un rocher
Allaitant deux bessons : je vis à sa mamelle
Mignardement jouer cette couple jumelle,
Et d'un col allongé la louve les lécher.

Je la vis hors de là sa pâture chercher,
Et, courant par les champs, d'une fureur nouvelle
Ensangler la dent et la patte cruelle
Sur les menus troupeaux pour sa soif étancher.

Je vis mille veneurs descendre des montagnes
 Qui bordent d'un côté les lombardes campagnes,
 Et vis de cent épieux lui donner dans le flanc.

Je la vis de son long sur la plaine étendue,
 Poussant mille sanglots, se vautrer en son sang,
 Et dessus un vieux tronc la dépouille pendue.

Regrets (1558)

Il s'agit d'un journal poétique en 191 sonnets qui relate le séjour à Rome et le retour en France à travers la Suisse. C'est aussi un parcours poétique, un cheminement qui va du mal d'écrire à la nouvelle inspiration. Le recueil est centré sur la thématique de l'exil (cf. Ovide) et du voyageur naufragé retournant vers sa patrie (la figure d'Ulysse). La satire de la société côtoie la satire de la création poétique. La *persona poetica* se conforme au registre de l'ironie. L'autre figure de la *persona poetica* est la mélancolie. Certains sonnets sont formulés comme des messages adressés à des amis éloignés. C'est aussi le cas de *Quand quelquefois je vois ces pauvres filles* dont le destinataire est Doucin, sans doute Rémy Doucin, médecin-prêtre, comme Rabelais, et ami de ce dernier.

Las ! Où est maintenant...

Las ! Où est maintenant ce mépris de Fortune ?
 Où est ce cœur vainqueur de toute adversité,
 Cet honnête désir de l'immortalité,
 Et cette honnête flamme au peuple non commune ?

Où sont ces doux plaisirs qu'au soir, sous la nuit brune,
 Les Muses me donnaient, alors qu'en liberté,
 Dessus le vert tapis d'un rivage écarté,
 Je les menais danser aux rayons de la lune ?

Maintenant la Fortune est maîtresse de moi,
 Et mon cœur, qui soulait être maître de soi,
 Est serf de mille maux et regrets qui m'ennuient.

De la postérité je n'ai plus de souci,
 Cette divine ardeur, je ne l'ai plus aussi,
 Et le Muses de moi, comme étrangères, s'enfuient.

Je me ferai savant...

« Je me ferai savant en la philosophie,
En la mathématique et médecine aussi ;
Je me ferai légiste, et, d'un plus haut souci,
Apprendrai les secrets de la théologie ;

Du luth et du pinceau j'ébatterai ma vie,
De l'escrime et du bal ». Je discourais ainsi
Et me vantais en moi d'apprendre tout ceci,
Quand je changeai la France au séjour d'Italie.

O beaux discours humains ! Je suis venu si loin
Pour m'enrichir d'ennui, de vieillesse et de soin,
Et perdre en voyageant le meilleur de son âge.

Ainsi le marinier souvent, pour tout trésor,
Rapporte des harengs en lieu de lingots d'or,
Ayant fait comme moi un malheureux voyage.

Marcher d'un grave pas...

Marcher d'un grave pas et d'un grave sourci,
Et d'un grave souris à chacun faire fête,
Balancer tous ses mots, répondre de la tête,
Avec un *Messer non* ou bien un *Messer si* ;

Entremêler souvent un petit *E cosi*,
Et d'un *son Servitor* contrefaire l'honnête ;
Et, comme si l'on eût sa part en la conquête,
Discourir sur Florence, et sur Naples aussi ;

Seigneuriser chacun d'un baisement de main,
Et, suivant la façon du courtisan romain,
Cacher sa pauvreté d'une brave apparence :

Voilà de cette cour la plus grande vertu,
 Dont souvent mal monté, mal sain et mal vêtu,
 Sans barbe et sans argent, on s'en retourne en France.

Quand quelquefois je vois ces pauvres filles
 Doucin, quand quelquefois je vois ces pauvres filles
 Qui ont le diable au corps ou le semblent avoir
 D'une horrible façon corps et tête mouvoir
 Et faire ce qu'on dit de ces vieilles Sybilles,

Quand je vois les plus forts se retrouver débiles,
 Voulant forcer en vain leur forcené pouvoir,
 Et quand même j'y vois perdre tout leur savoir,
 Ceux qui sont en notre art tenus pour les plus habiles,

Quand effroyablement écrier je les ois
 Et quand le blanc des yeux remuer je les vois,
 Tout le poil me hérissé et je ne sais plus que dire.

Mais quand je vois un moine avecque son latin
 Leur tater le haut et le bas ventre et le tétin,
 Cette frayeur se passe et suis contraint de rire.

Etienne Jodelle (1532?-1573)

Étienne Jodelle a trouvé dans la bibliothèque de son oncle maternel une source de lectures humanistes qui le formeront. Il semble qu'il ait composé ses premiers vers, en l'honneur de Marot, à l'âge de 14 ans. Poète précoce, génie reconnu, il fréquente les milieux cultivés. En 1552, il se trouve au collège de Boncourt avec Rémy Belleau, Jacques Grévin et Jean de La Péruse où il suit les cours de l'humaniste Marc-Antoine Muret.

Amours et Contr'amours (1574)

La vie de Jodelle connaît des hauts et des bas. Condamné à mort, pour des raisons inconnues, il disparaît en 1564 pour réapparaître en 1567 dans l'un des salons les plus prestigieux, celui de Claude-Catherine de Clermont, maréchale de Retz. C'est à elle qu'il adresse sa poésie amoureuse qui, par sa complexité, annonce le baroque. Sa poésie sera publiée à titre posthume.

Des astres, des forêts, et d'Achéron l'honneur

Voici un exemple du sonnet rapporté, évoquant la triple disposition verticale de la féminité – enfer, terre, ciel – la même que thématisent les dizains de Maurice Scève.

Des astres, des forêts, et d'Achéron l'honneur,
Diane, au Monde haut, moyen et bas préside,
Et ses chevaux, ses chiens, ses Euménides guide,
Pour éclairer, chasser, donner mort et horreur.

Tel est le lustre grand, la chasse, et la frayeur
Qu'on sent sous ta beauté claire, prompte, homicide,
Que le haut Jupiter, Phébus, et Pluton cuide
Son foudre moins pouvoir, son arc, et sa terreur.

Ta beauté par ses rais, par son rets, par la crainte,
Rend l'âme éprise, prise, et au martyr étreinte :
Luis-moi, prends-moi, tiens-moi, mais hélas ne me perds.

Des flambants, forts, et griefs, feux, filets, et encombres,
Lune, Diane, Hécate, aux cieus, terre, et enfers
Ornant, guétant, gênant, nos Dieux, nous, et nos ombres.

Comme un qui s'est perdu dans la forêt profonde

Comme un qui s'est perdu dans la forêt profonde
Loin de chemin, d'orée, et d'adresse, et de gens ;
Comme un qui en la mer grosse d'horribles vents,
Se voit presque engloutir des grands vagues de l'onde ;

Comme un qui erre aux champs, lors que la nuit au monde
Ravit toute clarté, j'avais perdu long temps
Voie, route, et lumière, et presque avec le sens,
Perdu long temps l'objet, où plus mon heur se fonde.

Mais quand on voit (ayant ces maux fini leur tour)
Aux bois, en mer, aux champs, le bout, le port, le jour,
Ce bien présent plus grand que son mal on vient croire.

Moi donc qui ai tout tel en votre absence été,
J'oublie en revoyant votre heureuse clarté,
Forêt, tourmente, et nuit, longue, orageuse, et noire.

O traîtres vers, trop traîtres contre moi

Il n'est pas oiseux de comparer le traitement du topos du pouvoir de la poésie au sonnet de Rosard *Quand vous serez bien vieille*. La sensibilité de Jodelle semble bien plus complexe : à la fois une révolte contre la poésie et son affirmation.

O traîtres vers, trop traîtres contre moi
Qui souffle en vous une immortelle vie,
Vous m'appâtez et croissez mon envie,
Me déguisant tout ce que j'aperçois.

Je ne vois rien dedans elle pourquoi
A l'aimer tant ma rage me convie :
Mais nonobstant ma pauvre âme asservie
Ne me la feint telle que je la vois.

C'est donc par vous, c'est par vous traîtres carmes,
Qui me liez moi-même dans mes charmes,
Vous son seul fard, vous son seul ornement,

Jà si long temps faisant d'un Diable un Ange,
Vous m'ouvrez l'œil en l'injuste louange,
Et m'aveuglez en l'injuste tourment.

Comment pourrais-je aimer un sourcil hérissé

La poésie antiérotique, prolongement lointain de la poésie anticourtoise, prend le contre-pied de l'idéal platonicien.

Comment pourrais-je aimer un sourcil hérissé,
Un poil roux, un œil rouge, un teint de couperose,
Un grand nez, plus grand'bouche, incessamment déclose
Pour gêner mon esprit de ces lèvres sucé ?

Une gorge tannée, un col si mal dressé,
Un estomac étique, un tétin dont je n'ose
Enlaidir mon sonnet et, qui est pire chose,
Une bouquine aisselle, un corps mal compassé,

Un dos qui ressemblait d'une Mort le derrière,
Le ventre besacier, la cuisse héronnière,
Et même quant au reste... Ah, fi ! sonnet, tais-toi !

C'est trop pour démontrer à tous quelle Déesse,
Tant le Ciel, se moquant de l'Amour et de moi,
Dévorait les beaux ans de ma verte jeunesse.